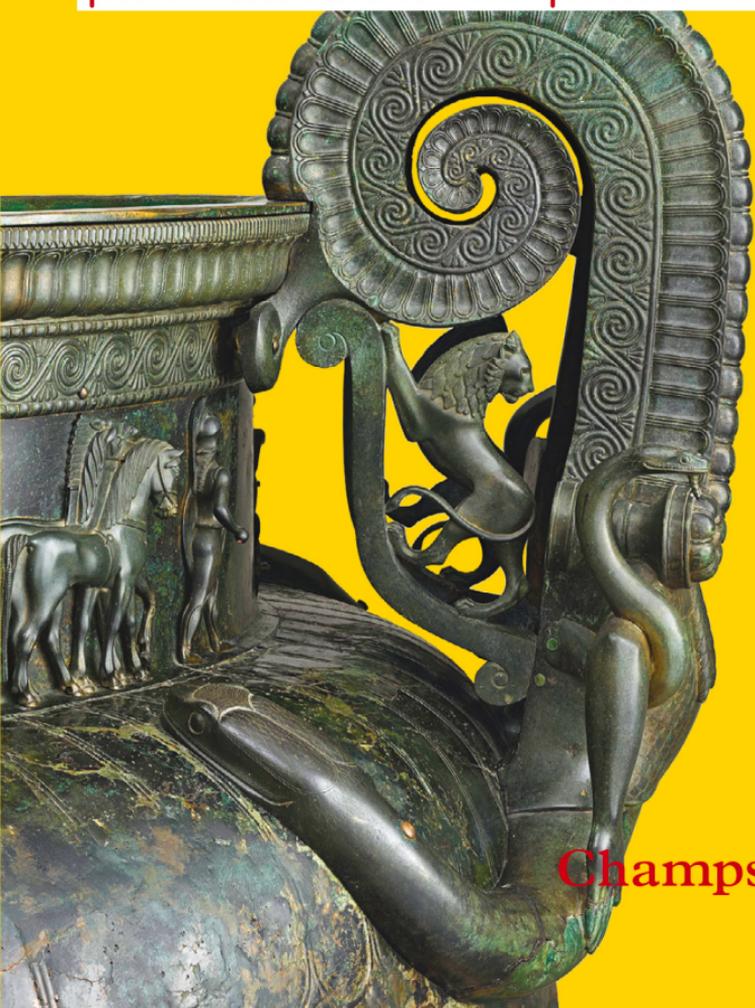


JEAN-PAUL
DEMOULE

Trésors
de l'archéologie

Petites et grandes découvertes
pour éclairer le présent



Champs histoire

JEAN-PAUL DEMOULE

Trésors de l'archéologie

Du monumental vase de Vix jusqu'au disque de Nebra, la plus ancienne carte du ciel connue, en passant par les premiers temples de l'humanité en Turquie ou les tunnels regorgeant d'offrandes de Teotihuacán, jamais autant de trésors n'ont été découverts que ces dernières décennies. C'est cette richesse fascinante que Jean-Paul Demoule entend explorer avec nous dans cet ouvrage.

Mais au-delà de l'or des Scythes ou des pharaons, des « trésors » non moins estimables sont là, sous nos pieds, insignifiants en apparence – comme ce brin de cannabis trouvé dans une tombe chinoise – sinon invisibles – telle la séquence ADN qui a caractérisé l'homme de Denisova.

Fervent défenseur de l'archéologie préventive, l'auteur montre qu'il importe de sauver ces merveilles, mais aussi de les penser pour que des mots comme « civilisation », « peuple », « culture » ou « migration » ne soient pas détournés. Fouiller, c'est plus que jamais éclairer notre avenir.

Professeur émérite de protohistoire européenne à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne, **Jean-Paul Demoule** est le fondateur de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap). Auteur de chroniques rédigées pour la revue *Archéologia*, il a également codirigé l'ouvrage *Une histoire des civilisations* (2018) et a publié *Aux origines, l'archéologie* (2020).

En couverture: Cratère de Vix (détail), vers 530 av J.-C. Châtillon-sur-Seine, musée du Pays Châtillonnais - Trésor de Vix. Photo © RMN-Grand Palais / Mathieu Rabeau.

Prix France : 8€

ISBN : 978-2-0802-4353-9



9 782080 243539

Flammarion

TRÉSORS DE L'ARCHÉOLOGIE

Jean-Paul Demoule

TRÉSORS
DE L'ARCHÉOLOGIE

Petites et grandes découvertes
pour éclairer le présent

Illustrations de Marine Joumard

Champs histoire

© Éditions Flammarion, 2019.
© Éditions Flammarion, 2021, pour l'édition « Champs ».
ISBN : 978-2-0802-4353-9

AVANT-PROPOS

QU'EST-CE QUE L'ARCHÉOLOGIE ?

Trésors ! N'est-ce pas la première idée que le public se fait souvent d'un archéologue, chercheur mais surtout découvreur de trésors, à l'instar d'Indiana Jones, l'un de nos plus éminents collègues ? Non sans raison : dans sa quête, ce héros doit se heurter aux trois principales difficultés de notre profession enviée, bien exposées dès le premier épisode de la série, celui de *L'Arche perdue* : la jalousie, parfois meurtrière, de ses autres collègues ; l'admiration de certaines de ses étudiantes, dont l'une au moins n'a pas craint d'écrire « I love you » sur ses paupières, qu'elle ferme devant lui au moment favorable pendant son cours fort savant ; enfin l'incompréhension bureaucratique et kafkaïenne de sa propre administration, qui a soigneusement rangé la précieuse arche sur une quelconque étagère d'un immense hangar (un « dépôt de fouille », dirait-on aujourd'hui), rendant dérisoire tout espoir de la retrouver un jour...

Trésors ! C'est souvent le mot magique, avec « secrets », qui accompagne la relation par la presse, nationale et surtout régionale, de fouilles archéologiques en cours, quel que soit le genre des découvertes. Un écho qui reflète la passion croissante du grand public pour l'archéologie, malgré l'hostilité (décroissante) de certains acteurs économiques : en témoigne la foule qui se presse dans les musées, les expositions, ou encore les visites de chantiers lors des *Journées nationales de l'archéologie* organisées chaque année par l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap).

TRÉSORS, POURTANT

C'est dire la nécessité de ce livre, d'autant qu'on découvre parfois de vrais « trésors » ! Quel enfant (moi, par exemple) n'a jamais rêvé au récit de l'ouverture par Howard Carter de la tombe de Toutankhamon ? Souvenez-vous : l'égyptologue vient de percer un petit trou dans la porte, pour savoir ce qu'il pouvait y avoir à l'intérieur. Lord Carnavon, qui depuis des années finance sur ses deniers l'expédition, trépigne d'impatience. Placé juste derrière lui, il lance : « Alors, vous voyez quelque chose ? » « Oui, des merveilles ! » répond Carter.

Mais sans remonter à 1922, bien d'autres « trésors » ont émaillé l'histoire de l'archéologie de ces dernières décennies, avec, pêle-mêle, la tombe de Vix en 1953, son gigantesque vase de bronze et sa princesse au torque en or ; les milliers de soldats de terre cuite de Qin Shi Huang, le

premier empereur de Chine, en 1974 ; le tombeau thrace de Svechtari en Bulgarie, avec ses fresques et ses cariatides, en 1982 ; les constructions mégalithiques monumentales de Göbekli Tepe en Turquie, premiers temples de l'humanité, en 1995 ; le disque de bronze et d'or de Nebra, en Allemagne, en 1999 ; le buste attribué à César trouvé à Arles au fond du Rhône, en 2007, et dont la photo fit la Une du journal *Le Monde* ; la tombe celtique de Lavau près de Troyes, son chaudron de bronze et son torque en or, en 2014 ; et, dans ces mêmes années, les fouilles en tunnel sous les grandes pyramides de Teotihuacan au Mexique, avec leurs « trésors », justement – entre autres.

DU BRIN DE CANNABIS AU BRIN D'ADN

Pourtant, l'archéologie n'est pas faite que de tels « trésors ». Même si les musées les plus traditionnels ne montrent que les « œuvres d'art » des civilisations disparues, et souvent dans une muséographie morne et figée, l'archéologie moderne, depuis plusieurs décennies, est devenue une discipline nouvelle. Son objet ? L'étude des sociétés, anciennes ou non, à travers leurs vestiges matériels. De ce point de vue, l'archéologie commence par les plus vieilles formes humaines, il y a quelque sept millions d'années (même si les premiers objets façonnés ne remontent pour l'instant qu'à trois millions et demi d'années environ), et elle se termine aujourd'hui – lorsque, par exemple, des archéologues, en fouillant dans nos

pouvelles contemporaines, mettent en évidence nos comportements de gaspillage.

Ainsi, les fouilles préventives préalables à la construction de la pyramide de verre du Louvre, dont on vient de fêter les 30 ans, avaient révélé tout un quartier oublié du Paris des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, dont les vestiges parmi les plus intéressants furent les latrines, qui apportèrent une très précieuse documentation sur l'alimentation, les manières de table, l'hygiène mais aussi les maladies des Parisiens du temps. Déjà souvent humbles, tel ce brin de cannabis trouvé dans une tombe chinoise, nos « trésors » archéologiques peuvent même devenir invisibles, des grains de pollen aux brins d'ADN.

L'AVENIR DU PASSÉ

À travers ce prisme des trésors, on trouvera donc ici, en 34 chapitres, trente-quatre points de vue (personnels) sur l'archéologie de notre temps, sur ses méthodes, ses résultats, ses questions, mais parfois aussi ses doutes. D'une part, l'archéologie ne fait que progresser, en explorant toujours plus intensément le sol de la planète, tandis que les autres sciences apportent sans cesse de nouvelles approches – techniques de datation, paléogénétique, provenance des matériaux, méthodes de prospection, expérimentations et reconstitutions des techniques anciennes, etc. Mais, de l'autre, ses objets d'étude, les sites archéologiques, disparaissent à grande vitesse au rythme de l'artificialisation des

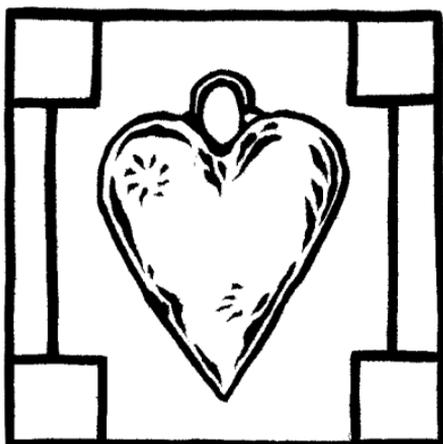
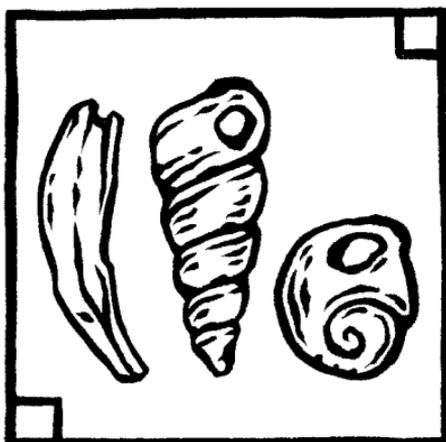
sols, recouverts de toutes nos constructions modernes – soit chaque année des milliers de kilomètres carrés dans le monde et, rien qu'en France, l'équivalent de la surface d'un département tous les dix ans. Il y a donc urgence, et les remèdes ne sont pas à la hauteur du mal, y compris en France.

Enfin, l'archéologie est aussi un enjeu social et politique, constitutive qu'elle est, à chaque moment, de l'identité que se donne une nation, avec toutes les manipulations et les réécritures de l'histoire possibles. De même, en montrant comment certaines sociétés passées sont allées dans le mur, elle ouvre de constantes pistes de réflexions sur notre présent, voire notre futur.

Discipline totale, discipline dans la société, l'archéologie est donc bien l'avenir du passé.

Jean-Paul Demoule

Ce livre est issu de quatre années de chroniques régulières dans le magazine Archéologia, nées sur une suggestion de Romain Pigeaud, à qui ce livre doit donc beaucoup, et continuées ensuite avec Éléonore Fournié – avant d'être réunies sur l'insistance et avec la diligence de Christian Counillon. Que tous trois en soient très vivement remerciés.



QUI?

TRÉSORS DE L'ENFANCE

Dans la grotte de la Madeleine en Dordogne, éponyme du Magdalénien, a été fouillée en 1926 la tombe d'un enfant d'environ 4 ans, datant d'environ 12 000 ans. Surprise : son corps était couvert de plus d'un millier de petits coquillages perforés, particulièrement au cou, aux poignets, aux genoux et aux chevilles, sans compter plusieurs dents d'animaux. Toutes ces perles devaient être cousues sur un vêtement en cuir souple.

Le temps de travail considérable pour réaliser ce costume a parfois été interprété comme l'indice de différences sociales dès cette époque. Toutefois, c'est surtout au cours du Néolithique et ultérieurement que les tombes d'enfants prestigieuses se développeront. Que peuvent dire les archéologues sur l'enfance ? Les réponses varieront évidemment selon les sociétés, mais aussi selon les sources disponibles.

MORT D'UN ENFANT

L'approche archéologique la plus évidente de l'enfance, même si c'est aussi la moins souriante, est donc le domaine funéraire. Il faut savoir que, dans les sociétés traditionnelles – qu'on appelle parfois « préjennériennes » du nom d'Edward Jenner, l'inventeur de la vaccination –, la mortalité infantile était considérable, de l'ordre d'au moins 50 %. Il est ainsi possible d'observer le traitement des enfants soit à travers les tombes, soit en creux, en constatant l'absence ou le très faible nombre de ces tombes eu égard aux chiffres attendus. Le déficit en tombes d'enfants, très fréquent, signifie que les petits corps ont fait l'objet de très peu d'attentions pour leur conservation et qu'ils ont donc disparu...

Il ne semble pourtant pas y avoir de règle stricte, car, dans le Néolithique européen par exemple, on trouve épisodiquement des tombes d'enfants de tous âges à l'intérieur des lieux d'habitation, mais en nombre bien inférieur aux décès potentiels – tandis que les adultes sont inhumés à l'extérieur. Il semble donc que l'attention qui leur était portée était fort variable. André Leroi-Gourhan, dans les fouilles minutieuses menées sur le fameux site de Pincevent en Seine-et-Marne, avait eu également l'occasion de trouver des fœtus mis en terre au cours des derniers siècles, indices probables d'avortements clandestins.

Les tombes d'enfants, au-delà des marques d'affection, indiquent en outre leur statut social. C'est à partir du

moment où il existe des tombes d'enfants avec de riches offrandes funéraires que l'on peut faire l'hypothèse de pouvoirs héréditaires, et non plus seulement propres à un individu. Il existe cependant de riches tombes d'enfants dès le Paléolithique, comme l'illustre celle de la Madeleine.

MERVEILLEUX VISAGES DU FAYOUM

Pour les périodes historiques, on dispose d'une documentation plus abondante, et parfois de l'aide de textes. Ainsi, pour l'Égypte ancienne, les travaux récents d'Amandine Marshall ont précisé les rituels pour cette partie de la population jusque-là un brin négligée. Il y existait des cimetières d'enfants, ainsi que des



*Pièces de parure de
l'enfant de la
Madeleine.*

secteurs réservés au sein des cimetières d'adultes, mais le soin apporté aux tombes n'était pas nécessairement corrélé au statut social des parents. Il reste que la momification des enfants était rare, même si l'on a retrouvé, cette fois à l'époque de la domination romaine, de saisissants portraits peints de visages d'enfants sur des momies du Fayoum. Les inscriptions montrent aussi aux époques classiques que les enfants ne relevaient pas du jugement des morts propre

à la religion égyptienne, et que reprendra le christianisme. Les enfants égyptiens étaient en effet considérés non pas comme les êtres innocents de la tradition occidentale, mais comme des individus encore irresponsables et ignorants, et donc non susceptibles d'être jugés, ce qui ne semble toutefois pas les avoir exclus de la survie dans l'au-delà. En revanche, la présence de jouets est très rare dans les tombes d'enfants.

UNE ARCHÉOLOGIE DES JOUETS

Les données sont abondantes également pour la civilisation gréco-romaine, qui nous a laissé des stèles funéraires montrant des enfants et des vestiges archéologiques, dont de nombreux jouets. À Naintré dans la Vienne, à côté de la tombe d'une femme adulte a pu être fouillée celle d'une fillette de 12 ans, dans un cercueil de plomb, datant du IV^e siècle de notre ère. Le corps était enveloppé dans une tapisserie brodée d'or et de nombreux objets précieux étaient déposés à ses côtés, dont du poivre et une datte, des tissus, des récipients en bronze et en terre, un panier, un bouquet de fleurs, une ombrelle en jais et un coffre à jouets rempli d'émouvants petits « trésors » : fioles de parfum en verre, coquillages, galet, pieds de verre sans doute utilisés comme jeu, petite dînette, peigne, miroir, statuettes...

Ces « trésors » posent la question de l'identification archéologique des jouets d'enfants. Le débat existe pour les

figurines féminines très fréquentes au Néolithique dans toute l'Europe et au-delà. Leur position dans des tombes d'adultes et l'exagération des caractères sexuels rendent l'hypothèse de poupées peu probable. Mais il en va différemment des figurines d'animaux, souvent assez sommaires. Les exemples ethnographiques montrent aussi que de telles statuettes animales peuvent bien avoir été des jouets, tout comme de petites maquettes de maisons ou de chariots. En fait, de très nombreux petits objets improbables, que d'aucuns seraient tentés de qualifier, faute de mieux, de « cultuels », auraient bien plutôt, qui sait, le statut de jouet.

L'ÂGE DE L'APPRENTISSAGE

L'enfance, c'est aussi l'âge de la transmission des savoirs, des problématiques que l'archéologie parvient parfois à appréhender dans le cadre de l'étude des techniques préhistoriques. J'en veux pour exemple les campements magdaléniens d'Étiolles ou Verberie dans le Bassin parisien qui datent d'il y a quelque 15 000 ans. Les études ont montré qu'il y avait des différences évidentes de qualité dans la taille du silex. Certains savaient visiblement mieux le tailler que d'autres, produisant des éclats ou lames de beaucoup plus grande régularité. Or, à l'intérieur des habitations, de type yourte ou tipi, les produits et résidus les plus réguliers de la taille du silex se trouvaient les plus près du foyer central, alors que les résultats les plus maladroits étaient cantonnés à la périphérie. Assez logiquement, on en a déduit que, pour ces derniers, il s'agissait du travail d'apprentis, donc

probablement jeunes, et qui s'exerçaient au contact de leurs aînés, mais un peu plus loin du roboratif foyer domestique. On sent bien qu'il est difficile d'aller au-delà et de déterminer plus exactement, par exemple, quel pouvait avoir été l'âge de ces « apprentis ».

C'est là où l'ethnoarchéologie nous vient en aide. Je pense à une étude au moins, consacrée aux effets de l'enfance sur ce qu'il pourrait rester de vestiges archéologiques. Rebecca Bliege Bird et Douglas Bird se sont en effet penchés sur l'activité des enfants sur des campements de chasseurs-cueilleurs australiens contemporains, respectivement les Meriam sur la Grande Barrière de Corail et les Mardu dans le désert central. Les anthropologues ont pu noter que les enfants, assez logiquement, se concentraient sur des coquillages ou des proies de plus petite taille et plus faciles à ramasser ou à chasser – faisant ainsi augmenter la proportion de restes de nourriture de plus faible valeur nutritive. Un biais qui pourrait alors être mal interprété par des archéologues du futur...

LE FABULEUX COFFRE AUX TRÉSORS GÉNÉTIQUES

Il faut trois conditions pour qu'une découverte scientifique soit largement médiatisée au-delà du cercle des spécialistes : qu'elle utilise des techniques scientifiques haut de gamme ; qu'elle soit facile à comprendre ; enfin, qu'elle ait à voir avec certains de nos grands mythes culturels, bibliques ou autres. Les analyses génétiques des populations humaines, à partir de leur ADN, remplissent souvent ces trois conditions. Il est vrai qu'elles sont fort coûteuses et que, dans le système universitaire actuel, anglo-saxon en particulier, les financements ne sont accordés qu'au coup par coup et pour une période courte. Il convient donc de produire des résultats spectaculaires et rapides.

NOTRE ÈVE À TOUS

À la fin des années 1980, une annonce fit le tour du monde : tous les humains descendraient d'une « Ève africaine », qui vivait il y a environ 150 000 ans. Nos trois conditions étaient remplies et, femme et africaine, c'était

aussi un joli coup médiatique, au pays du « politiquement correct ».

Rien n'est effectivement venu contrer le fait que les humains modernes viennent tous d'Afrique – mais cela, on le savait déjà. De plus, puisque notre nombre d'ascendants double à chaque génération lorsque nous remontons dans le temps, nous descendons toutes et tous d'ancêtres communs, à condition que leur descendance n'ait pas été interrompue. Tout comme nous descendons toutes et tous, par une chaîne ininterrompue de copulations, du premier des primates, *Purgatorius*, sorte de souris qui trotinait il y a 65 millions d'années dans les montagnes Rocheuses américaines.

Ce plus grand des trésors, notre Ève à tous, fit néanmoins la couverture des grands médias du monde. Il s'est ensuivi un fort engouement pour la génétique, comme en témoignent les diverses officines avisées qui ont vu le jour depuis. Pour une centaine d'euros, elles proposent de fournir à chacun sa filiation génétique préhistorique à partir d'un échantillon de salive envoyé par la poste. Notons que ce type de recherche de paternité (ou de maternité) est normalement interdit en France, mais parfaitement faisable en recourant à des laboratoires étrangers. Mieux : le généticien Bryan Sykes a imaginé, sous une forme pédagogique et romancée, dans *Les Sept Filles d'Ève*, le destin des sept principales lignées féminines qu'il pense avoir reconstituées.

DE NÉANDERTAL AUX PREMIERS PAYSANS

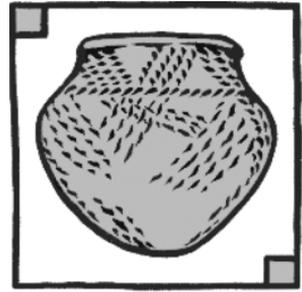
Au moment même de la « découverte », l'équipe italo-américaine de Luigi Luca Cavalli-Sforza affirma avoir reconstitué l'arbre généalogique de tous les humains. En fait, il s'agissait, à partir de quelques centaines d'analyses d'ADN d'humains actuels, de les organiser en une quarantaine de groupes ethniques ou nationaux (les « Européens », les « Sardes », les « Africains de l'Ouest », les « Turcs du Nord », etc.) selon un arbre unique. Et de comparer cet arbre avec un autre : celui selon lequel deux linguistes américains, Joseph Greenberg et Merritt Ruhlen, prétendaient regrouper les quelque 6 000 langues du monde à partir d'une « langue-mère » supposée.

Vus de loin, les deux arbres paraissaient coïncider. Dans le détail, ce n'était nullement le cas. Le fait que nous descendons tous d'un groupe d'humains africains remontant à des dizaines de milliers d'années, lesquels s'exprimaient dans une ou plusieurs langues, est une banale évidence ; mais le regroupement de toutes les langues du monde en un arbre généalogique unique reste indémontrable.

En 2010, une vraie et spectaculaire découverte fut pour le coup annoncée : la plupart des humains actuels possédaient entre 2 % et 4 % de gènes issus des hommes de Néandertal, disparus il y a environ 30 000 ans. Il y avait donc eu croisement entre les descendants de la première vague d'humains sortis d'Afrique il y a deux millions d'années, les *Homo erectus*, et la seconde vague, celle des

humains actuels, nous-mêmes. Nous étions déjà des métis – à l'exception, par définition, des Africains, puisque ces *Sapiens* restés en Afrique ne se sont donc pas croisés avec leurs cousins eurasiatiques – et sont donc les seuls à être restés « purs » de tout métissage.

On débattait aussi, depuis un siècle au moins, pour savoir si l'introduction de l'agriculture et de l'élevage en Europe, à partir du VII^e millénaire, était le fait d'une colonisation néolithique massive issue du Proche-Orient, ou au contraire d'emprunts tech-



Céramique cordée.

niques de proche en proche de la part des populations indigènes dites mésolithiques – voire une combinaison des deux. Jouaient aussi bien les traditions scientifiques (les diffusionnistes contre les tenants des évolutions sur place) que les enjeux nationaux (ne pas être redevable d'une invention à ses voisins géographiques). Depuis deux ou trois ans, le débat paraît tranché : la part génétique des indigènes mésolithiques est très réduite (contrairement à l'une des hypothèses de Bryan Sykes) chez les agriculteurs néolithiques européens. Ces derniers descendent pour l'essentiel de pionniers venus du Proche-Orient à partir du VII^e millénaire, et dont le patrimoine génétique constitue encore une part importante de celui des Européens actuels.

ON A RETROUVÉ LES INDO-EUROPÉENS !

En 2015, une annonce, plus bruyante encore, a été publiée dans la célèbre revue *Nature*. Il y aurait eu, au cours du III^e millénaire, une migration massive depuis les steppes de l'Ukraine vers l'Europe du Nord-Ouest. Plus précisément, la culture néolithique steppique, dite « des tombes à fosse » (*Yamnaya kultura* en russe), aurait donné naissance à la culture nordique dite de la Céramique cordée, que l'on retrouve depuis la Russie jusqu'à la Baltique et au Rhin. Et cette culture des tombes à fosse serait à identifier avec le fameux « peuple indo-européen originel ». Vous en avez certainement entendu parler : on le recherche depuis deux siècles au moins. Il aurait donné naissance, par conquêtes et diffusions, à l'ensemble des langues indo-européennes actuelles, parlées de l'Irlande à l'Inde.

La place manque ici pour un examen critique détaillé de cette vaste question. Remarquons néanmoins que la culture matérielle (poteries, etc.) des deux cultures diffère sensiblement et que la céramique cordée possède aussi des antécédents manifestement locaux dans les régions où elle apparaît, à partir du début du III^e millénaire avant notre ère. Par ailleurs, la génétique nous dit également que, d'un point de vue physique, les gens des steppes avaient plutôt les yeux sombres, et ceux du Nord les yeux clairs. Enfin, chez les populations du nord de l'Italie, on trouve parfois le corps d'une femme déposée comme sacrifiée dans une tombe de guerrier. Or ce rituel a été rapproché du *sati* de

l'Inde et attribué à l'arrivée d'une idéologie de type indo-européen. Las, l'ADN a parlé : ces populations italiques ne sont pas d'origine steppique.

Cela ne remet nullement en cause ces migrations anciennes, sachant qu'à toutes époques de tels mouvements sont venus en général d'est en ouest, et non l'inverse, l'Europe n'étant qu'une presqu'île de l'Eurasie. Mais tout indique qu'il ne faut pas plaquer sur les populations préhistoriques le modèle de l'État-nation du XIX^e siècle. Autrement dit, il est vain de vouloir y trouver des entités ethniques stables et permanentes à travers les millénaires, ce que confirment aussi l'histoire et l'ethnologie.

En somme, l'ADN ancien contient très certainement d'incalculables trésors, même s'il subsiste bien des problèmes techniques, avec les risques de contamination, et qu'un plus grand nombre d'analyses est requis – or elles sont fort coûteuses. À condition de ne pas fonctionner sur des modèles interprétatifs anciens et dépassés, car sinon ces procédés ne feraient que reprendre le flambeau des mesures de crânes et de leurs races, qui eurent leur heure de gloire au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, avant de tomber dans l'oubli.